

NOUVEAUX SUCCÈS AU NORD DE L'AISNE ET DANS LES FLANDRES

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2538. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Samedi  
27  
OCTOBRE  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 5744 et 5745  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél.: Cent. 80-88  
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

## POUR TÉMOIGNER DES CRIMES ALLEMANDS

*Avec l'insigne des blessés de guerre, — qui vient d'être épinglé sur son maillot, — cet enfant de deux jours, mutilé par les bombes que les avions ennemis ont lancées sur la Maternité de Dunkerque, demeurera, dans la vie, une preuve flagrante de l'infamie des Allemands.*



ON VOIT ICI LES DEUX PETITS DOIGTS COUPÉS A LA MAIN GAUCHE. — SUR LE MAILLOT : L'INSIGNE DES MUTILÉS

Un de nos confrères a rapporté le fait en ces termes : « A Rosendaël, près de Dunkerque, où il n'y a pas d'établissement militaire, les Boches se sont acharnés sur la Maternité. Plusieurs femmes ont été tuées, au moment même de l'enfantement, et on a

retrouvé des nouveau-nés en bouillie. Un bébé de deux jours a été blessé et mutilé. On a épinglé sur son maillot le ruban des mutilés de la guerre. » Quant à la photographie, document officiel, elle nous est communiquée par la Section photographique de l'armée.



# DOUBLE SUCCÈS FRANÇAIS

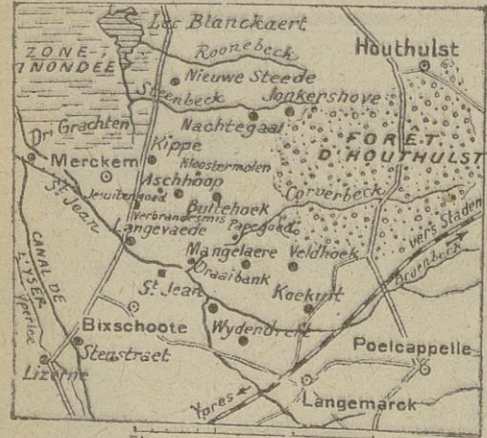
En liaison avec les troupes britanniques, nous reprenons l'offensive en Flandre et gagnons d'importantes positions à l'est d'Ypres.

Au nord de l'Aisne, nous élargissons nos succès des jours précédents et occupons le village de Filain.

La défaite que viennent de subir les Allemands au nord de l'Aisne est une des plus graves qu'ils aient eue depuis le début de la guerre. Elle les a éprouvés à tel point qu'ils ne se montrent capables d'aucune réaction ; d'ailleurs, le fait qu'ils ont détruit, en se retirant, les ponts de l'Ailette indique bien qu'ils ont abandonné tout espoir de retour.

Nos troupes ont pu, en conséquence, organiser très rapidement les positions conquises et même les étendre encore : à l'est de Pargny-Filain nous avons occupé Filain, en bordant l'Ailette sur toute la ligne.

En même temps, une autre offensive prononcée en Flandre par l'armée britannique agissant en liaison avec nos forces a encore fait perdre aux Allemands d'importantes positions autour de



la forêt d'Houthulst et à l'est d'Ypres.

La bataille des Flandres présente un tout autre caractère que celle de l'Aisne, en raison surtout de la nature du terrain, faiblement mais uniformément accidenté, qui ne comporte pas de positions dominantes donnant de larges vues sur les alentours, mais une série d'obstacles qu'il faut enlever un à un. De là ces poussées intermittentes, mais de plus en plus rapprochées, qui rejettent l'ennemi de ligne en ligne et commencent à prendre une allure assez rapide pour qu'il n'ait plus le temps d'organiser complètement le terrain dans l'intervalle de deux assauts.

Nos troupes avaient réussi, le 8 octobre, à enlever, sur une étendue de 2.500 mètres, les défenses de l'ennemi au sud de la forêt d'Houthulst, défenses qui englobaient les villages de Saint-Jean, de Mangelaere et de Veldhoek. Le 24, opérant toujours de concert avec les troupes britanniques, elles progressaient au nord de Veldhoek jusqu'à la lisière méridionale de la forêt d'Houthulst.

Notre attaque s'est étendue, cette fois, à l'ouest de ce dernier secteur, depuis Drie-Grachten jusqu'au nord de Mangelaere. Malgré l'extrême difficulté du terrain, nos soldats, franchissant le ruisseau

de Saint-Jean, grossi par les pluies, ont atteint tous leurs objectifs, emportant d'assaut le village de Draibank, le bois de Papagoed et plusieurs fermes dont l'ennemi avait fait des redoutes fortifiées.

Nous sommes arrivés ainsi, non seulement à redresser notre ligne, mais à déborder sensiblement par l'ouest la forêt d'Houthulst, pendant qu'à l'est de cette forêt l'attaque britannique se développait avec un égal succès. Or, la forêt d'Houthulst est le principal réduit de la défense en avant de Roulers et de Thourout.

Ainsi, comme nous le faisons prévoir, les Allemands se trouvent menacés à la fois sur deux points d'une importance vitale, en Flandre et au nord de l'Aisne, et cette double menace est assez sérieuse pour compromettre, dans un délai plus ou moins rapproché, la sécurité de toute la partie occidentale de leur front de Belgique et de France.

Jean VILLARS.

## Dans l'eau jusqu'aux épaules !

Pendant que l'armée du général Maistre remporte sur l'Aisne les brillants succès que l'on connaît, l'armée du général Anthoine, dans les Flandres, ne reste pas inactive. A 6 heures, nos troupes franchissaient le Saint-Jansbeek et le Coverbeek sur un front de près de trois kilomètres.

Sous le feu de l'ennemi, nos pionniers, dans l'eau jusqu'aux épaules, établissent des passerelles. Malgré la pluie et la boue, nos vagues d'assaut progressaient. Dès 6 h. 30, notre gauche avait atteint ses objectifs, faisant 50 prisonniers et prenant deux mitrailleuses.

A 7 h. 30, tous les objectifs assignés étaient atteints. A 10 heures, ils étaient dépassés.

Tombaient entre nos mains : le village de Draibank, les fermes fortifiées d'abris bétonnés des « Deux Lucarnes », de « Ma-zappa », du « Hibou », la ferme de « Draibank », la ferme « Houart », enfin le bois de Papegoet et son fameux blockhaus comprenant huit chambres parfaitement installées pouvant abriter une soixantaine d'hommes.

Le mardi 23 octobre, notre artillerie a grande puissance l'avait pris à partie. Entre 15 et 16 heures, trois coups avaient porté au but. Dès le second, l'abri était crevé ; les occupants, encore survivants, des hommes de la 4<sup>e</sup> compagnie du 181<sup>e</sup> régiment d'infanterie allemande enjambaient les corps de leurs camarades tués ou blessés et, dans l'effolement général, s'enfuyaient éperdus ; trois d'entre eux furent pris par nos petits postes ; ils étaient si hébétés qu'ils ne pouvaient parler.

Aujourd'hui, le blockhaus et le terrain qui l'entourent sont en notre possession. L'avance réalisée est, à certains endroits, de près d'un kilomètre.

Nous avons fait plus de deux cents prisonniers et capturé un nombreux matériel qui, dans cet effroyable marécage bouleversé, n'a pu être encore dénombré.



CE QUI RESTE DES CASEMATES DU FORT DE LA MALMAISON

## LES DEUX CHAMBRES ONT VOTÉ L'EMPRUNT A L'UNANIMITÉ

Le projet d'emprunt déposé jeudi par le ministre des Finances a été voté hier par les deux assemblées.

La Chambre passa aux articles après avoir repoussé, par 385 voix contre 110, une proposition d'ajournement de M. Barthé contre laquelle M. Klotz avait posé la question de confiance personnelle.

A l'article 1<sup>er</sup>, qui autorise, nous l'avons dit, l'émission de la somme de rentes 4 % nécessaire pour produire un capital effectif de dix milliards, le ministre des Finances, combattant un contre-projet de M. Barthé qui proposait du 5,50 % au cours de 90 francs, montra la nécessité de consolider une partie de notre dette flottante — elle atteint 22 milliards — et d'alimenter le Trésor en argent frais afin d'effectuer certains remboursements à la Banque de France et de faire face à nos dépenses.

M. Klotz indiqua, d'ailleurs, qu'il faudra augmenter les impôts. Des taxes nouvelles seront ainsi déposées en novembre avec le projet de budget pour 1918. Le ministre expliqua aussi les raisons qui l'ont amené à s'arrêter au type 4 %.

Il y a déjà 27 milliards de fonds 5 % ; c'est été alourdir le marché, a-t-il dit, que d'augmenter ce chiffre, par une nouvelle émission du même type. Quant à recourir à un emprunt à lois, il lui a paru préférable de réserver celui-ci pour le jour où il faudra

faire appel à l'épargne pour reconstituer les régions envahies. Dans la même pensée, pour réserver l'avenir, il a écarté le 6 %.

Après avoir déclaré nettement qu'il était hostile au rétablissement du marché à terme, qui, dans les circonstances présentes, pourrait permettre des spéculations appuyées par le lancement de fausses nouvelles, M. Klotz énuméra les avantages de l'emprunt, exprimant la conviction que, appuyé sur nos belles victoires de ces jours derniers, il rencontrerait la faveur de l'épargne.

L'ensemble du projet fut adopté à l'unanimité.

A 6 heures du soir, M. Klotz déposait le projet d'emprunt sur le bureau du Sénat. La discussion immédiate ordonnée — le rapport de la commission des finances était prêt — le ministre des Finances, rendant hommage au souci de la Haute Assemblée d'obtenir une certaine stabilité en matière économique et financière, exprima sa confiance dans les ressources et le patriotisme du pays.

M. Klotz annonça, d'autre part, qu'il signerait le soir même la convention renouvelant pour vingt-cinq ans le privilège de la Banque de France.

L'ensemble du projet fut adopté à l'unanimité des 235 votants.

## LE GÉNÉRAL MAISTRE QUI MÈNE L'ATTAQUE VERS LAON

Énergique et sensible, ce tacticien remarquable est un entraîneur d'hommes adoré de ses soldats.

Le général Maistre, le vainqueur du Chemin des Dames, est un chef dans toute l'acception du mot. De taille moyenne, robuste, avec un visage énergique qui éclairait deux yeux brillants d'intelligence, il n'est pas seulement un de nos meilleurs tacticiens — ses cours de l'École de guerre sont célèbres — mais aussi un officier sans cesse préoccupé du bien-être de ses hommes.

L'histoire, qui fixe toujours quelques traits épiques de la vie des capitaines illustres, ne manquera pas de représenter le général Maistre, les mains jointes dans le dos, la tête légèrement baissée, la cigarette aux lèvres, et interrogeant, dans un sourire fin et attendri, un « grognard » de 1917.

Avec une affectueuse sympathie il sait parler au soldat. Nul mieux que lui ne trouve le mot qui fait rire un bleu, ou celui qui émeut un territorial. Dans les cantonnements, à l'heure de la soupe, il apparaît souriant, bonhomme.

— Que personne ne se dérange ! Bon appétit, mes enfants ! La soupe est-elle réussie ?... Ce sont les civils qui voudraient manger du pain comme celui-là ! Ne le gâchez pas, surtout !

Et le général Maistre goûte au rata et déguste le pinard dans un quart pris au hasard.

Il faut voir avec quelle sollicitude il questionne les blessés, après leur avoir serré la main. Parfois, il s'assied à leur chevet et cause, comme un ami, comme un parent...

Il est sensible à tel point que, au cours d'une permission à Paris, croisant un groupe



GÉNÉRAL MAISTRE

de mutilés, il essaya furtivement les larmes qui montaient à ses yeux, mais pas assez vite pour que le geste ne fût remarqué des blessés, émus profondément, eux aussi.

On sait quel éloge de ses troupes le prononça au soir du 23 octobre : « Il y a des hommes, déclara-t-il, qui font si simplement de grandes choses qu'il faudrait se mettre à genoux devant eux ! »

Toute son admiration fervente pour le soldat français, il l'a résumée dans cette expression lapidaire, dont il se servit pour la première fois en 1915 et qui est devenue sa maxime favorite.

Cet être si dévoué moralement est un chef vigoureux et à la décision prompt ; sa carrière est celle d'un officier doué des dons les plus heureux, travailleur — un bourreau de travail, disent de lui ceux qui le secondent — et dont la haute conscience est un magnifique exemple de dignité.

Dernier d'une famille de dix enfants, il naquit le 20 juin 1858, à Joinville, dans la Haute-Marne. Mais, toute son enfance, il la vécut à Bourbonne-les-Bains, où vient d'être abattu un zeppelin.

Pendant la campagne de 1870, il prend et cache la poudre des soldats allemands cantonnés chez ses parents.

Si invraisemblable que cela paraisse, il s'en servait encore, avant la guerre, pour chasser.

Entré sixième à Saint-Cyr le 30 octobre 1879, il sort de cette école, major de promotion. Ses succès ne sont pas moindres à l'École de guerre, qu'il quitte breveté avec le n° 3. C'est alors qu'il est envoyé en mission en Autriche, à Graz, où il s'initie aux pratiques du « Kriegsspiel » qu'il contribua à introduire en France.

Capitaine en 1887, commandant en 1898, il est nommé professeur adjoint de tactique générale à l'École supérieure de guerre.

Lieutenant-colonel au 79<sup>e</sup> d'infanterie, à Nancy, il passe, comme colonel, au commandement du 106<sup>e</sup>, surnommé le régiment d'acier. Promu général de brigade en 1912, il fait partie du comité d'état-major.

La guerre éclate. Il est chef d'état-major du général de Langlois de Cary.

Général de division, un mois après le début des hostilités, il était placé à la tête du 21<sup>e</sup> corps. Le 27 septembre 1914 il était divisionnaire à titre définitif.

Les belles qualités qu'il déploie lui valent la croix de commandeur le 1<sup>er</sup> avril 1915. En juillet de la même année il était, en ces termes, cité, avec ses troupes, à l'ordre de l'armée :

« Le 21<sup>e</sup> corps ainsi que les 48<sup>e</sup> et 58<sup>e</sup> divisions placés sous les ordres du général Maistre ont fait preuve, au cours d'attaques renouvelées pendant plusieurs semaines consécutives et sous un bombardement intense et continu de jour et de nuit de l'artillerie ennemie, d'une ténacité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. »

Le général Maistre a conduit le 21<sup>e</sup> corps aux combats de Notre-Dame-de-Lorette de Verdun — où il releva, en mars 1916, le 20<sup>e</sup> corps — et de la Somme.

C'est lui qui répondit aux Allemands, qui avaient fait demander un armistice pour enterrer leurs morts et arguaient que l'air était empesté par ces cadavres.

— Qu'ils reculent, si ça les gêne !

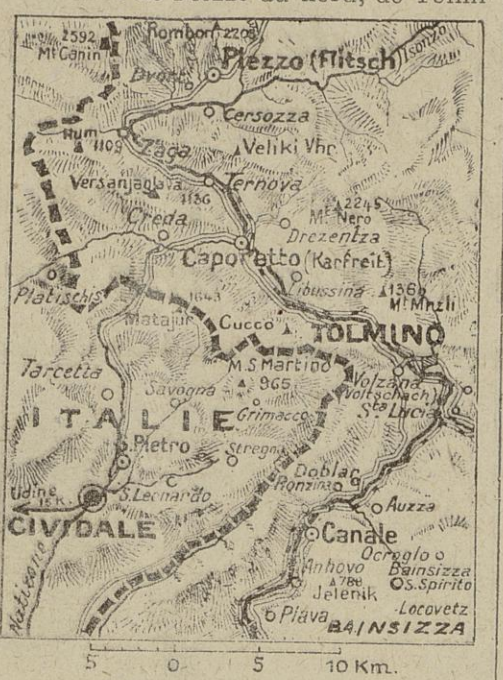
## LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

## UN SENSIBLE ÉCHEC EST INFLIGÉ À L'ARMÉE ITALIENNE

Sous la poussée austro-allemande, nos alliés ont dû évacuer le plateau de Bainsizza.

L'offensive austro-allemande, commandée par les généraux Koves et von Below, a continué hier sur le Haut-Isonzo. Maître de Plezzo au nord, de Tolmino



no au sud, l'ennemi n'a toutefois pu déloger nos alliés du coude de l'Isonzo près de Saga, mais il menace, par les deux routes qui divergent de Tolmino, Caporetto et Ronzina.

Les Italiens ont commencé d'évacuer le plateau de Bainsizza : c'est là, comme nous l'indiquions hier, une conséquence inévitable de la progression accomplie par l'ennemi plus au nord, et sans doute un des principaux résultats qu'il se proposait d'obtenir. — J. V.

ROME, 26 octobre. — Une note officielle publiée ce soir s'exprime en ces termes :

Il est impossible de faire actuellement des prévisions. La lutte est des plus âpres et les alternatives en restent incertaines. L'ennemi, fort d'une nombreuse artillerie, possède cet avantage, dont les Italiens ont plusieurs fois pu se prévaloir, d'être l'assaillant ; mais le grand état-major prend les mesures nécessaires, et si les troupes se souviennent qu'elles sont celles mêmes qui, à dix reprises différentes, ont défilé et combattu l'ennemi sur les formidables positions du Carso, celui-ci ne foulera pas pendant longtemps le sol national où il cherche à prendre pied.

## Le comte Bonin-Longare est nommé ambassadeur d'Italie à Paris

Le marquis Salvago-Raggi, ambassadeur d'Italie en France depuis le départ de M. Tittoni, a donné sa démission pour raisons de santé.

Il sera remplacé par le comte Bonin-



M. SALVAGO-RAGGI

Longare, sénateur, actuellement ambassadeur à Madrid.

La nomination du comte Bonin-Longare, qu'accompagne un brillant passé, peut être accueillie avec la plus vive satisfaction, l'éminent diplomate ayant rendu, pendant son séjour à Madrid, de grands services à l'Entente.

D'autre part, de grands changements viennent d'avoir lieu à l'ambassade royale italienne. L'attaché militaire général marquis de Breganza a été remplacé par le colonel comte Papa di Costigliola, et l'attaché naval commandant Leone a été remplacé par le commandant Grassi.

## Un zeppelin s'est bien perdu en Méditerranée

Des aviateurs l'ont vu sombrer corps et biens.

TOULON, 26 octobre. — Nous sommes en mesure de donner aujourd'hui les renseignements suivants, relatifs au zeppelin désemparé qui se perdit, le 20 octobre au soir, en Méditerranée.

Les escadrilles d'aviation l'aperçurent, vers cinq heures, évoluant à 3.000 mètres d'altitude, et à 40 kilomètres de l'île de la Grande Ouche (groupe des îles d'Hyères).

Elles le pourchassèrent jusqu'à la nuit et, vers 8 heures du soir, les aviateurs assurent avoir vu le dirigeable plonger dans la mer et se perdre corps et biens.

Les sous-marins de la station de Toulon partis au large ne trouvèrent aucune trace du zeppelin.

## QUELLE ASSIGNATION M. TURMEL REÇUT HIÉR DANS SA PRISON

C'est d'avoir à livrer 500.000 traverses de chemin de fer et 300.000 sacs de charbon promis par lui !

M. Turmel ne paraît nullement désireux de voir se prolonger son séjour à la Santé en dépit de son attitude devant le juge d'instruction qui pourrait nous amener à croire le contraire. Il trouve que l'information judiciaire ouverte contre lui tarde trop à se terminer ; il le déclare dans une requête qu'il a adressée à M. Gilbert, juge d'instruction, et qui se termine ainsi :

« Que M. Turmel n'entend pas subir le sort d'un tel accusé qui, pour assassinat politique, attend d'être jugé depuis trois ans et trois mois. Pourquoi il requiert qu'il soit mis, monsieur le juge, sous une ordonnance qui l'assure, vous clôturerez l'instruction ouverte contre lui, ordonnance qu'il portera s'il y a lieu devant les juridictions qui vous soient supérieures. »

M. Gilbert, qui n'a reçu qu'hier matin le lettre de M. Turmel, s'est borné à la faire lire à son volumineux dossier.

Par contre, le député de Guingamp, a prodigé de notes, sommations, requêtes et épîtres de toutes sortes, a reçu hier, à la prison de la Santé, une visite à laquelle ne s'attendait, certes, guère.

M. Levassort, huissier, est venu lui signifier une sommation d'avoir à exécuter, sous quinze jours, et à peine de 150.000 francs de dommages-intérêts, un marché de 500.000 traverses de chemin de fer en chêne et de 300.000 sacs de charbon de bois, passé avec M. Schenberg, représentant de commerce à Paris.

Le marché avait été conclu après de nombreux pourparlers, tant à la Chambre de députés qu'à Lorient, au cours desquels intervenaient MM. Digne, mandataire de M. Schenberg, et Dohée, en qualité de secrétaire de M. Turmel.

Confiant en la parole du député des Côtes-du-Nord, M. Schenberg s'était adressé à plusieurs négociants, avec lesquels il avait sous-traité. Ceux-ci exigeant actuellement l'exécution du marché, le représentant de commerce, qui a confié le soin de ses intérêts à M. Fernand Maton, du barreau de Douai, s'est vu contraint de rappeler à M. Turmel que celui-ci doit lui livrer les 500.000 traverses et les 300.000 sacs de charbon...

## Autour de l'affaire Lenoir-Desouches

Une longue déposition de M. Charles Humbert.

Comme suite à la plainte adressée le 18 octobre dernier, par M. Charles Humbert, directeur du Journal, au garde des Sceaux, plainte qui motivait l'arrestation de MM. Pierre Lenoir et Guillaume Desouches, M. Humbert est venu faire sa déposition, hier après-midi, devant M. Drioux, juge d'instruction. Le directeur du Journal, porteur d'une volumineuse serviette, est entré dans le cabinet de M. Drioux à deux heures pour n'en sortir qu'à six heures vingt. Quelle fut cette longue déposition, qui ne fut point achevée, du reste, puisque M. Charles Humbert la poursuivit cet après-midi, dès deux heures ?

Très entouré à sa sortie du cabinet de M. Drioux, il refusa de répondre aux confrères qui l'attendaient.

— Messieurs, je n'ai rien à dire, déclara M. Humbert.

Et comme on le pressait de questions, il ajouta, pour les rassurer :

— Je vous donne ma parole d'honneur que le Journal ne dira rien de ma déposition chez le juge d'instruction.

Cependant, nous croyons savoir qu'après avoir rappelé les démarches faites par différents groupements financiers pour l'achat du Journal à M. Letellier, M. Charles Humbert aborda les faits mêmes de sa plainte contre MM. Lenoir et Desouches.

Il retraça toutes les phases de l'opération financière qui aboutit à l'achat par ceux-ci. M. Charles Humbert a affirmé qu'il avait ignoré à l'origine la provenance suspecte des fonds Lenoir-Desouches ainsi que de ceux de Bolo.

En ce qui concerne l'inculpé Guillaume Desouches, le bâtonnier Henri-Robert vient de lui désigner comme défenseur M. Aubépin, membre du conseil de l'Ordre.

D'autre part, M. Brunet, avocat, conseil judiciaire de M. Pierre Lenoir, a demandé à être entendu par M. le juge d'instruction Drioux pour s'expliquer sur le rôle que d'aucuns lui prêtent dans cette affaire.



(Phot. Félix.) M<sup>lle</sup> MADELEINE DE BEAUREGARD (Phot. Félix.) M<sup>lle</sup> GERMAINE THOUVENIN

dont les noms ont été prononcés à plusieurs reprises dans l'affaire Lenoir

## Sur le front russe l'as français Lachmann abat son septième avion

Le Bureau d'information militaire russe nous communique la note suivante :

Sur le front russe, le lieutenant aviateur français Lachmann, signalé récemment comme ayant abattu cinq appareils ennemis, vient de remporter sa septième victoire en abattant un ballon d'observation.



# LES CONTE D'EXCELSIOR

## LE TESTAMENT MALICIEUX

PAR FRANCIS DE MIOMANDRE

M. Guibourd ne pouvait pas se consoler des débordements de son neveu. Il appelait ainsi, de ce vieux mot soennel et poétique, la vie — il faut bien le dire — de bâtons de chaises que menait ce charmant jeune homme, dont il payait les dettes d'ailleurs tous les ans, rubis sur l'ongle, mais avec de terribles imprécations.

— Que diraient ton père et ta mère, s'ils te voyaient ? s'écriait-il. Eux qui t'avaient élevé dans de si bons principes !... A-t-on idée de se lever à midi ? C'est une honte. Un honnête homme doit toujours être rasé, habillé et prêt à sortir dès huit heures du matin. Sinon la journée est perdue... Et trois cent soixante-cinq journées perdues par an pendant trente ans font une vie manquée. Voilà, monsieur... Mais vous vous moquez pas mal de ce que dit votre vieille baderne d'oncle. Pourtant, il mourra un jour, cet oncle-là, et vous serez bien ennuyé. Parce que, tant qu'il vit, il est faible, et pour l'honneur du nom des Guibourd il paye les dettes de M. Sébastien. Mais, quand il sera à six pieds sous terre, il s'en fichera pas mal, de l'honneur de la famille. Il ne paiera plus rien du tout. Et alors vous verrez.

M. Guibourd, oncle, n'avait qu'une parole. Il avait dit qu'il mourrait : il s'exécuta. Et Sébastien fut convoqué chez le notaire qui assura ses bécasses et lui dit en substance :

— Monsieur votre oncle, qui était en même temps mon regrettable ami, vous institue son légataire. Sauf quelques petites sommes qu'il laisse à des œuvres, il vous fait don de sa fortune. Mais pas en bloc. Il faudra que vous veniez toucher ici même, dès huit heures du matin, à l'ouverture des bureaux, les cent francs quotidiens qui représentent la rente de votre inaliénable capital. C'est une condition sine qua non. L'acceptez-vous ?

Un éblouissement passa devant les yeux de Sébastien. Cent francs par jour !

— N'y aurait-il pas moyen que je vinse les toucher l'après-midi ? s'informa-t-il.

— Non, riposta le notaire ; je le répète : la condition est absolue.

Sébastien se retira, en proie aux sentiments les plus divers. Cent francs par jour ! Quelles promesses de bonheur ! Mais être debout tous les matins à huit heures ! C'était un inacceptable bouleversement de ses habitudes. Enfin, il fallait imaginer un moyen qui conciliât tout... Un instant, Sébastien crut l'avoir trouvé, et même particulièrement ingénieux.

— Bah ! se dit-il, j'en serai quitte pour faire la fête beaucoup plus tard. Au lieu de rentrer me coucher vers trois heures du matin, je traînerai dans les cabarets jusqu'à la fermeture. Et je m'arrangerai pour tuer le temps jusqu'à sept heures et demie. A ce moment-là, je prendrai un taxi pour être à huit heures à l'heure chez le notaire. Je touche mes cinq loiz, et je me couche.

Loyalement, Sébastien fit l'essai de sa nouvelle vie. Tout aurait été à peu près bien s'il n'y avait pas eu à occuper ces satanées heures du petit matin, qui se s'arrangeaient d'un emploi. De cinq à six, les cabarets se vidaient de leurs derniers clients. Même en les quittant à la suprême extrémité, même en recevant sur le nez leur porte de fer, il restait deux heures — deux heures terribles. On était en hiver, les laiteries du Bois ne fonctionnaient point. On ne savait où se traîner. En cherchant bien, Sébastien finit par trouver un vague hôtel garni où il pouvait s'étendre sur un divan et essayer de dormir en attendant que le garçon vint le réveiller.

Mais il dormait mal, parce qu'il était trop fatigué, parce qu'il n'avait pas le temps de se déshabiller, et surtout parce qu'il craignait de n'être pas réveillé à temps.

Ces deux heures matinales le tuaient. Et rien n'en réparait le maléfice. Il avait beau se lever le soir vers les sept heures, uniquement pour dîner, ce mauvais sommeil de la journée ne suffisait point à refaire ses forces. Sans compter qu'il était ainsi privé du déjeuner de midi. Au bout d'un mois, le malheureux vieillard n'était qu'une loque humaine.

Rendons cette justice à cette jeune et pauvre victime de la mystification d'un vieillard : pas un instant il ne songea à mener la vie normale et stupide des gens qui se lèvent tôt et qui dorment la nuit. C'était un pur noctambule, un authentique. Il tint bon, et la Providence lui envoya le salut au moment où il s'y attendait le moins...

Il y avait, à la porte du cabaret où il fréquentait le plus assidûment, une ravissante jeune fille, écailleuse de son métier, avec qui, lorsqu'on le chassait vers les six heures, il ne détestait point de faire un brin de causette, tout en gribouillant, pour se remonter, trois ou quatre douzaines de marennes bien grasses que la charmante enfant lui ouvrait elle-même, de sa main, rouge par un travail indigne d'elle, mais de proportions exquises. Un jour, qu'il était particulièrement fatigué et inquiet de l'avenir — et d'ailleurs ivre-mort à cause d'un champagne trop sec dont il avait immodérément bu, il confia la grande peine de sa vie à la belle écailleuse.

— Et si je vous donnais, moi, un moyen de tout arranger, de mener votre vie d'autrefois, tout en vous trouvant chaque matin chez votre notaire, que feriez-vous pour moi ?

— Si vous faisiez cela, s'écria Sébastien au comble de l'exaltation, je vous demanderais de ne plus jamais ouvrir d'huîtres pour personne que pour moi, et de me donner en mariage cette main si habile et si précieuse.

— Eh bien ! dit la jeune fille, c'est convenu. Où habitez-vous notaire ?

— Rue de Cléry.

— Y a-t-il un appartement à louer dans la maison ?

— Juste à l'étage au-dessus.

— Louez-le immédiatement et installez-vous-y. Votre oncle n'a pas spécifié dans quel costume vous deviez aller toucher sa rente quotidienne. Vous n'aurez, rue de Cléry, qu'à vous lever à huit heures, passer votre robe de chambre, descendre chez votre notaire et remonter vous rendormir à huit heures dix. Et, comme cela, rien de votre ancienne existence ne sera changé.

L'ingénieuse enfant avait dit vrai. Sauf que, désormais, cette vie fantasque et décriée, il la mène avec la jolie écailleuse devenue sa femme, rien en effet n'y est changé. Et ils sont bien plus heureux que s'ils se levaient tôt, comme tous les malheureux de la terre.

Francis de MIOMANDRE.

J.-B. PAGES, propriétaire du Restaurant "L'ÉPHÉANT" à rouvert IMPERIAL'S RESTAURANT 59, Rue Pigalle (MONTMARTRE)

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

## SUR LE FRONT D'YPRES LES ANGLAIS ONT RÉALISÉ DE SÉRIEUX PROGRÈS

Malgré le mauvais temps, l'aviation de nos Alliés a bombardé quatre aérodromes.

(OFFICIEL). — L'armée française et l'armée britannique ont entrepris, ce matin, sur le front de bataille d'Ypres, des opérations à objectifs limités.

La belle journée d'hier, avec un bon vent qui séchait le terrain, faisait espérer de bonnes conditions pour l'attaque ; mais le temps a changé brusquement pendant la nuit. La pluie s'est mise à tomber abondamment et sans arrêt dès l'aube. Malgré les grandes difficultés que les troupes alliées ont eues à vaincre, elles ont réalisé une progression considérable et enlevé des positions importantes sur la plus grande partie du front d'attaque.

L'opération principale était confiée à des régiments anglais et canadiens sur notre front au nord de la voie ferrée Ypres-Roulers. Les bataillons canadiens se sont avancés le long de la principale crête en direction de Passchendaele et, dépassant leurs objectifs, se sont établis sur la pente immédiatement au sud du village. D'autres bataillons canadiens, avec des troupes de la brigade navale et des troupes territoriales de Londres, ont réalisé une nouvelle avance et réussi à enlever, malgré une forte résistance, un certain nombre de points et de fermes fortifiées entre la crête principale et nos positions à l'est de Poelcapelle. A l'est et au nord-est de Poelcapelle, le combat fut violent, mais les troupes du West-Lancashire et du Nord réussirent à progresser.

En même temps, des attaques secondaires étaient faites par les troupes britanniques près de la route de Menin et par les troupes françaises au nord de Biachchoote. La lutte a été acharnée toute la journée sur la route de Menin et, à l'est de Polderhoek, nos troupes ont réussi à avancer et ont fait de nombreux prisonniers.

Au nord de Biachchoote, les troupes françaises, attaquant avec un grand courage, ont traversé le Saint-Jansbeek débordé et se sont emparés de leurs objectifs, faisant aussi des prisonniers.

Plus de huit cents prisonniers ont été faits par les alliés au cours de ces opérations.

AVIATION. — Pendant le raid en Allemagne exécuté par nos pilotes dans la nuit du 24 au 25, une autre tonne de projectiles, en outre des trois tonnes et demie déjà mentionnées, a été lancée sur les usines Burbach, situées à l'ouest de Sarrebruck. C'est donc un total de six tonnes de projectiles qui ont été jetées au cours de notre incursion.

Le 25, le mauvais temps a rendu tout impossible pendant la journée. A la tombée de la nuit, le temps s'est éclairci durant quelques heures, nos appareils de bombardement ont quitté le sol et sont allés attaquer quatre aérodromes ennemis. Quarante et une grosses bombes ont été jetées. L'une d'elles est tombée sur un groupe de hangars. Avant le retour de tous nos pilotes, le temps soudainement redevenait mauvais, et ceux de nos appareils qui n'étaient pas encore rentrés eurent beaucoup de difficultés à atteindre leur champ d'aviation. Un des nôtres n'est pas rentré.

## VERRA-T-ON UN DÉLÉGUÉ DU SOVIET SIÉGER A LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS ?

L'importante question se pose de savoir si ce précédent peut être accepté.

Le Soviet central a élaboré un programme des conditions de paix que M. Skobelev serait chargé de présenter à la prochaine conférence des Alliés au nom des organisations démocratiques russes. On se rappelle que la Conférence démocratique avait demandé à avoir un délégué à cette réunion diplomatique et militaire sans que M. Kerensky eût d'ailleurs semblé prendre d'engagement formel à cet égard.

Il est certain, en effet, que cette députation offre quelque chose d'anormal et pose, en tout cas, une question de principe entièrement nouvelle. Il va sans dire que la personne de M. Skobelev n'est pas en cause. Mais il s'agit d'admettre les envoyés de comités politiques irresponsables dans une conférence où ne figureront, pour les autres États, que des ministres, des généraux et des ambassadeurs. Ce précédent peut-il être accepté ? Et la Russie serait-elle seule à avoir ce droit ? Il y a là une question qui se pose et qui demande un examen.

Quoi qu'il en soit, le programme du Soviet, qui fait de nombreuses concessions au point de vue austro-allemand, est très abondamment commenté dans les empires centraux. Loin de tenir compte de ce pas en avant fait par le Soviet vers la thèse de la paix de conciliation, telle que le comte Czernin ou Erzberger l'ont exposée, la presse d'Allemagne et d'Autriche affecte de ne pas s'en montrer satisfaite.

Bien plus, les partis de la majorité du Reichstag paraissent revenir sur leur propre motion de paix. Ils déclarent, du moins, qu'elle n'est plus intangible. Déjà les progressistes avaient indiqué que la formule « sans annexions » n'excluait pas des rectifications de frontière.

Ainsi, les partis qui s'étaient unis le 19 juillet ne sont même plus d'accord sur la question de la paix, qui les avait rapprochés. Pour ce qui est de la politique intérieure et de la parlementarisation, ils sont encore plus divisés. Le gouvernement impérial et le parti militaire peuvent donc considérer le bloc majoritaire comme dissous, ou, en tout cas, très affaibli. C'est ce qui a encouragé Guillaume II à braver le Reichstag et à conserver, au moins provisoirement, le chancelier. — J. B.

La population civile évacue Cronstadt

PETROGRAD, 26 octobre. — La population civile de Cronstadt commence à évacuer la ville.

Le tarif des transports par chemins de fer a déjà augmenté sensiblement depuis juin dernier ; il sera prochainement doublé pour les voyageurs et triplé pour les marchandises à grande vitesse.

## C'EST BIEN M. ORLANDO QUI PARAÎT DEVOIR FORMER LE MINISTÈRE ITALIEN

Il voudrait constituer un cabinet de défense et de conciliation nationales.

ROME, 26 octobre. — M. Boselli a fait connaître à la Chambre qu'il avait remis la démission du cabinet entre les mains du roi, qui a réservé sa décision.

La Chambre s'est ajournée jusqu'à sa convocation par le nouveau gouvernement.

Après le vote de la Chambre, de nombreux échanges de vues ont eu lieu entre les députés des différents groupes. Ces conciliabules se sont prolongés fort tard dans la soirée et de nouvelles réunions ont eu lieu.

On estime généralement que le vote de la Chambre ne saurait donner aucune indication utile pour la solution de la crise. Les trois cent quarante députés qui ont fait bloc contre le cabinet appartenant à des groupes et à des tendances opposées, depuis les nationalistes jusqu'aux socialistes neutralistes. Ce n'est pas sur cette majorité composite que pourra compter le ministère de demain. Il devra, à l'exclusion des socialistes, s'appuyer sur toutes les fractions de la Chambre et comprendra parmi ses membres des représentants de la minorité restée fidèle jusqu'au bout à la fortune de M. Boselli.

Car, a déclaré une haute personnalité politique, cette crise (en dépit des apparences) ne s'est ouverte ni pour des raisons de politique extérieure, ni pour des motifs de politique intérieure.

Le succès que MM. Orlando et Sonnino ont obtenu à la tribune en est une preuve éclatante. Mais la Chambre a tenu à affirmer, au cours du débat et dans son vote, son désir de collaborer dans une plus large mesure à la conduite de la guerre.

Il semble par l'instant certain que le roi s'adressera à M. Orlando qui, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, exerçait dans le cabinet précédent une influence prépondérante.

On croit généralement que M. Orlando formera un cabinet à large base avec un programme de défense et de conciliation nationales. Il appellera à y collaborer plusieurs des ministres sortants et notamment M. Meda, leader des catholiques et ministre des Finances, et M. Sacchi, ministre de la Justice et représentant de la gauche radicale. Il fera aussi une part à l'Union parlementaire qui s'est constituée récemment, et qui a fait des recrues dans tous les secteurs de la Chambre.

Ce groupement qui, lors de sa constitution, semblait obéir à des inspirations glottiennes, s'est, en effet, rallié aux idées exprimées par M. Nitti dans son grand discours de la semaine dernière. Il va de soi que M. Nitti aura, dans la nouvelle combinaison, une place importante.

## Les habitants de Francfort craignent les avions alliés

AMSTERDAM, 26 octobre. — L'état de panique règne en permanence à Francfort, à la suite des récents raids aériens des Alliés sur cette ville et de la crainte qu'inspirent les représailles annoncées.

## LES COMMUNIQUE OFFICIELS

### Front français

14 HEURES. — EN BELGIQUE, NOUS AVONS ATTAQUÉ CE MATIN, A 6 HEURES, LES POSITIONS ALLEMANDES ENTRE DRIGRACHTEN ET DRAIBANK. NOS TROUPES, FRANCHISSANT LE SAINT-JANSEBECK ET LE COVERBECK AVEC DE L'EAU JUSQU'AUZ ÉPAULES, ONT RÉALISÉ UNE SÉRIEUSE PROGRESSION, EN DÉPIT DE LA DIFFICULTÉ DU TERRAIN.

LE VILLAGE DE DRAIBANK, LES BOIS DE PAPEGOET ET DE NOMBREUSES FERMES ORGANISÉES EN POINTS D'APPUI SONT TOMBÉS ENTRE NOS MAINS. Nous avons fait une centaine de prisonniers.

La nuit a été calme sur tout le front au nord de l'Aisne ; l'ennemi n'a que faiblement réagi par son artillerie.

Nos troupes organisent les positions qu'elles ont conquises sur la rive sud du canal de l'Oise à l'Aisne, dont l'ennemi a fait sauter les ponts en se retirant.

En Argonne, un coup de main ennemi sur nos petits postes est resté sans succès.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont renouvelé leurs attaques sur nos positions du bois Le Chaume. Après un très vif combat au cours duquel il a subi des pertes sérieuses, l'ennemi n'a réussi à prendre pied dans un de nos éléments avancés.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — En Belgique, aucune réaction de l'ennemi sur nos nouvelles positions. Le chiffre des prisonniers que nous avons faits au cours des opérations de ce matin dépasse 200.

AU NORD DE L'AISNE, NOS TROUPES, POURSUIVANT LEURS SUCCÈS A LA DROITE DU FRONT D'ATTAQUE, ONT REFOULÉ L'ENNEMI DEPUIS LA RÉGION AU NORD DE LA CHAPELLE SAINTE-BERTHE JUSQU'AU BASSIN D'ALIMENTATION. LE VILLAGE DE FILAIN EST EN NOTRE POUVOIR.

Plus à l'est, nous avons atteint le rebord du plateau au nord de l'Épine de Chevigny. Sur le reste du front, la situation demeure sans changement.

LE CHIFFRE DES CANONS QUE NOUS AVONS CAPTURÉS DEPUIS LE 23 OCTOBRE ET ACTUELLEMENT DENOMBRES EST DE CENT SOIXANTE, DONT PLUSIEURS MORTIERS DE 210 ET DE NOMBREUSES PIÈCES LOURDES.

En Champagne, deux coups de main ennemis tentés après un vif bombardement sur nos tranchées de Maisons-de-Champagne ont échoué sous nos feux. De notre côté, nous avons réussi une incursion dans les lignes allemandes, dans le secteur du mont Cornillet, et ramené une dizaine de prisonniers.

Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie s'est poursuivie toute la journée entre Samogneux et Bezonvaux, particulièrement violente sur le front du bois Le Chaume. Une tentative ennemie sur nos petits postes au nord de Bezonvaux n'a donné aucun résultat.

Au Ban-de-Sapt, rencontres de patrouilles.

### Front britannique

13 HEURES. — CE MATIN, A 5 HEURES 45, L'ARMÉE BRITANNIQUE ET L'ARMÉE FRANÇAISE ONT ATTAQUÉ A L'EST, AU NORD-EST ET AU NORD D'YPRES.

### LES TROUPES ALLIÉES ONT PROGRESSÉ DE FAÇON SATISFAISANTE.

La pluie, qui était abondante à la fin de la nuit, n'a pas cessé de tomber.

### Front italien

Sur le front des Alpes Juliennes, l'offensive ennemie dirigée contre notre aile gauche au moyen de masses puissantes a continué avec violence pendant la nuit du 24 au 25 et pendant la journée d'hier.

Depuis le mont Maggiore jusqu'à l'ouest de Auzza, nous nous sommes repliés sur notre ligne frontière. A la suite de ce mouvement, nous avons dû évacuer le plateau de Bainsizza.

A l'est de Gorizia et sur le Carso, la situation reste sans changement.

Pendant la journée d'hier, dix appareils ennemis ont été abattus ou contraints d'atterrir par nos aviateurs.

### Fronts russes

FRONT NORD. — Dans la région du village de Skoul, fusillade d'avant-gardes. Dans la région du village de Allaz, rencontres de patrouilles. Près de la métairie Sigoumds, fusillade entre nos éclaireurs et les patrouilles ennemies. Dans la direction de Wennawarden, nos patrouilles se sont approchées de Polotchek, sur la voie ferrée Riga-Orlovk, et n'ont pas rencontré d'ennemis.

Sur le reste du front, fusillade, plus intense dans la région de Iloukts.

FRONTS OUEST, SUD-OUEST ET ROUMAIN. — Fusillade.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la direction de Pondvinsk, région du village de Karamerivan, nos partis d'éclaireurs ont chassé les Turcs de la vallée de Morivane et atteint le lac de Zeribar.

MER BALTIQUE. — Une partie de l'escadre ennemie a jeté l'ancre dans la rade de Kouviasa. Des dreadnoughts se trouvent parmi elle. Dans la région du Werder, un parti d'éclaireurs ennemis a été repoussé par nos avant-gardes. Sur le reste du littoral, aucun changement.

### Front roumain

(25 octobre). — En plusieurs secteurs, l'ennemi a bombardé nos positions. L'activité de l'artillerie a été plus grande dans la région de Marasesti, où les canons ennemis de tous calibres ont violemment bombardé la ligne de chemin de fer et la gare.

(26 octobre). — L'activité de l'artillerie est en décroissance. Quelques engagements de patrouilles ont eu lieu sur différents points du front et ont tourné en notre faveur.

Sur le Danube, l'artillerie russe a réduit au silence les batteries ennemies qui avaient ouvert le feu sur le village de Principole Catol.

### Front de Macédoine

(25 octobre). — L'artillerie ennemie a été assez active dans la région du Vardar et sur le Dobropodj.

Sur la Struma, les troupes britanniques ont exécuté avec succès un raid sur le village de Salmah (sud de Sérès) et ont ramené 50 prisonniers bulgares.

Dans la région de Pogradec, combats d'avant-postes. Nos troupes ont capturé 12 soldats autrichiens.

## LE PRÉSIDENT DU BRÉSIL DIT QUE L'ÉTAT DE GUERRE EXISTE AVEC L'ALLEMAGNE

L'occupation d'un navire de guerre allemand, stationné à Bahia, décidée.

RIO-DE-JANEIRO, 26 octobre. — A la suite du torpillage du navire brésilien *Macao* par un sous-marin allemand, torpillage ayant entraîné la mort de tous les marins, le président Venceslas-Braz adresse un message aux Chambres dans lequel il déclare : « Il est impossible de ne pouvoir pas constater dès maintenant l'état de guerre que l'Allemagne nous a imposé », et il propose l'occupation du navire de guerre allemand *Eber*, ancré à Bahia.

La commission parlementaire de la diplomatie a discuté le message, que la Chambre adoptera probablement aujourd'hui.

On se rappelle que le *Macao*, qui fut torpillé, était un navire allemand interné, puis sequestré au Brésil, et qui naviguait sous pavillon brésilien.

La foule s'est livrée à une manifestation spontanée et imposante en faveur des Alliés

RIO-DE-JANEIRO, 26 octobre. — Le président a convoqué au palais le vice-président de la République, le vice-président du Sénat, le président de la Chambre des députés et les membres de la commission de diplomatie de la Chambre.

M. Nilo Pecanha a exposé les motifs de la réunion. Le gouvernement a fait appel aux lumières du Congrès pour résoudre la question qui a fait l'objet du message présidentiel.

Dans la soirée, une foule immense, avec musiques et drapeaux, a manifesté devant le palais du ministère des Affaires étrangères.

Un étudiant a harangué la foule, qui a acclamé M. Nilo Pecanha, le Brésil et les Alliés.

M. Ruy Barbosa a rendu visite à M. Nilo Pecanha ; il l'a félicité chaleureusement et l'a assuré de sa solidarité au point de vue de la politique internationale.

## Bourse de Paris du 26 octobre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 (non libéré)			100 0/0	340 00	338 00
5 0/0 libéré	88 65	88 65	100 0/0	340 00	338 00
3 0/0 amort.	72 50	72 50	100 0/0	340 00	338 00
3 0/0	68 00	67 75	100 0/0	340 00	338 00
3 1/2	89 05	89 05	100 0/0	340 00	338 00
Tunis 1892	331 00	331 00	100 0/0	340 00	338 00
A. R. g. Occident	358 00	358 00	100 0/0	340 00	338 00
1895	845 00	850 00	100 0/0	340 00	338 00
1897	875 00	875 00	100 0/0	340 00	338 00
1898	264 00	264 00	100 0/0	340 00	338 00
1899	300 00	306 50	100 0/0	340 00	338 00
1900	284 00	284 50	100 0/0	340 00	338 00
1901	283 00	281 00	100 0/0	340 00	338 00
1902	228 00	230 00	100 0/0	340 00	338 00
1903	508 00	503 00	100 0/0	340 00	338 00
1904	54 25	54 25	100 0/0	340 00	338 00
1905	54 25	54 25	100 0/0	340 00	338 00
1906	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1907	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1908	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1909	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1910	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1911	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1912	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1913	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1914	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1915	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1916	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1917	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1918	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1919	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
1920	54 25	53 00	100 0/0	340 00	338 00
MARCHÉ EN BANQUE					
ACTIONS					
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 00
Alcatraz	27 50	28 00	Alcatraz	27 50	28 0



Le drame lyrique de M. Raymond Roze, *Jeanne d'Arc*, paroles françaises de M. J. Coudurier de Chassigne, sera donné le 8 novembre à l'Opéra, en représentation extraordinaire. Ce gala de bienfaisance aura lieu au profit des Croix-Rouges franco-britanniques, sous le haut patronage du président de la République et de LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre et de S. M. la reine Alexandra.

L'œuvre de Raymond Roze, qui a eu un grand nombre de représentations à l'Opéra-Royal de Covent Garden, retrace les épisodes de la vie de Jeanne d'Arc. Elle évoque Domrémy, Chinon, Orléans, Reims et Rouen.

La scène du sacre à Reims a été reconstituée par M. G. Ambrose Lee, hérald d'armes de la ville d'York.

Mlle Chénal jouera le rôle de Jeanne d'Arc dans une interprétation qui comprendra Mlle Lapeyrette, MM. Franz, Delmas, Noté, Lestel, Cousinon, Narçon, Mlle Zambelli, MM. Aveline, Wague, etc.

## LES COURS

— LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme ont quitté Florence pour se rendre à Rome.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— De Petrograd : S. Exe. M. Maklakoff, le nouvel ambassadeur de Russie en France, est parti pour Paris.

M. Robert Wood Bliss, conseiller de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, vient d'arriver à Londres.

## INFORMATIONS

— En présence d'un public nombreux, de délégués des autorités et d'internés alliés, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a prononcé un sermon dans l'église de Neuchâtel, décorée de drapeaux aux couleurs de l'Entente.

## MARIAGES

— On annonce les fiançailles du capitaine Maurice de Baillencourt-Courcol avec Mlle de Fallois, sœur de M. Théodore de Fallois, glorieusement tombé au champ d'honneur.

Ces jours derniers, a été béni, dans l'intimité, en l'église Saint-André, à Lyon, le mariage du général Sorbets, commandeur de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mme Champion, née Jane Pailhand, veuve du lieutenant-colonel Champion, du 2<sup>e</sup> dragons.

— Deux mariages ont été célébrés avant-hier :

Celui du lieutenant Jean Jalaguié, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Adrienne Faure.

Et le mariage de l'adjudant Pierre Faure, pilote aviateur, avec Mlle Hélène de Djakeli.

## DEUILS

— Hier matin, à 11 h. 1/2, a été célébré, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, et en présence d'une foule considérable et profondément émue, un service à la mémoire du capitaine Guynemer.

Le président de la République était représenté par le capitaine de frégate Portier ; le gouverneur militaire de Paris par le colonel Herquel, et le général Niox par le capitaine Gsell.

Le deuil était conduit par le père, la mère, la grand-mère et les sœurs du vaillant aviateur.

De nombreux officiers et soldats des armées française et alliées et une délégation de l'escadron des "Cigognes" assistaient à la cérémonie, qui était présidée par Mgr Odellin, vicaire général, représentant S. Em. le cardinal Amette, qui a donné l'absoute ; la messe a été dite par M. l'abbé Aubagne, vicaire de la paroisse et ami personnel de la famille.

— Un service pour le repos de l'âme du comte de Lorient a été célébré hier en l'église Saint-Philippe du Roule.

Le deuil était représenté par le comte de La Bassettière, M. Jacques Bocher, M. Gabriel Bocher, pilote aviateur, ses beaux-frères ; Mme Bocher, sa belle-mère ; la comtesse de La Bassettière, sa sœur ; Mme René Ratisbonne, sa belle-sœur, et les autres membres de la famille.

## Nous apprenons la mort :

Du général de Besacelle, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, qui vient de mourir à Paris dans sa quatre-vingt-quatrième année ;

De M. Octave Blondel, ancien vice-président du Conseil municipal de Paris, ancien conseiller général de la Seine, syndic de la presse socialiste, décédé à Asnières, à soixante et onze ans ;

## BIENFAISANCE

— La Croix-Rouge américaine a décidé l'envoi de deux millions de litres de lait condensé, qui seront distribués aux enfants pauvres de Petrograd par une mission spéciale.

— Le 31 octobre, aura lieu, irrévocablement, la fermeture de l'exposition de la Collection de M. Sarlin, que ses héritiers ont organisée au profit de l'Association générale des Mutilés de la guerre.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Pour assainir la bouche, Rafermir les dents déchaussées, Calmer les gencives douloureuses, le Coaltar Saponiné Le Beuf est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

GARAGE et ENTRETIEN gratuits pour voitures à vendre, 120, avenue de Neuilly.

L'HOMÉOPATHIE FAIT DES CURES MERVEILLEUSES ! Docteur Spécialiste, 57, Bd des Batignolles, reçoit Lundi, Mercredi, Vendredi, 2<sup>e</sup> à 4<sup>e</sup> et sur rendez-vous. Wm 44-13

PNEUS A CORDON PALMER

LE CRÉATEUR DE LA CHAPE TROIS NERVES 124, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

TOUS TRANSPORTS par 20 camions-autos S. A. T. N., 120, avenue de Neuilly.

EXCELSIOR

LA TABLE DE TRAVAIL ET LE TÉLÉPHONE DU COMMANDANT ALLEMAND

Le fort de la Malmaison constituait le principal point d'appui du fameux plateau de la Malmaison, vaste redan triangulaire qui donne des vues de tous

côtés. Voici le poste de commandement où se tenait le commandant allemand lorsque nos troupes s'emparèrent du fort dans la matinée du 23 octobre

B L O C - N O T E S

JAi eu l'autre jour l'occasion de rencontrer un Belge, en âge encore d'être atteint par la mobilisation, qui avait pu échapper, ainsi que deux autres de ses amis, aux griffes des Allemands. Il y avait risqué sa peau, et ça lui avait coûté pas mal d'argent : quinze cents francs, versés à deux soldats boches. On sait que la frontière belge, du côté de la Hollande, est fermée par un réseau de fils de fer « électrocutants ». On n'y peut toucher sans être foudroyé. Le premier soldat boche étant allé, dans le poste d'électricité, arrêter le courant, l'autre avait relevé les fils.

Comme je parlais à ce Belge des manifestations auxquelles se livrent actuellement les pangermanistes, qui prétendent garder, non seulement l'Alsace-Lorraine, mais la Belgique, il se mit à rire.

— Ça peut vous faire de l'impression en France, répondit-il, parce que vous êtes loin. Mais nous, qui voyons les Allemands de près, nous sommes bien tranquilles. Aucun d'eux ne croit plus que cette guerre puisse bien finir pour leur pays. Leurs conversations dénotent un découragement profond et enraciné. Les soldats qui sont dirigés sur le front sont encore à peu près bien équipés mais ils se plaignent que leur ration soit médiocre : « Avec ce que les Français jettent de pain, disent-ils, nous vivrions huit jours ! » Quant à ceux qu'on laisse en garnison dans les villes, ils sont en guenilles. Pensez combien l'orgueil de leurs chefs, qui voudraient nous faire croire qu'on ne manque de rien en Allemagne, doit en souffrir !

Les Belges restés en Belgique, les Belges prisonniers de l'envahisseur, sentent donc grandir leurs espoirs. Leur sentiment est partagé par les Allemands eux-mêmes. Le nombre des déserteurs qui passent en Hollande, parmi ceux-ci, augmente de jour en jour. La Hollande en est remplie. Ils savent qu'après la guerre ils ne pourront retourner dans leur pays, mais cette considération les laisse indifférents. D'après eux, l'Allemagne ne sera pas, pendant bien longtemps « un pays où l'on pourra vivre ». Ils sont tout résignés d'avance à rester jusqu'à leur mort en Hollande.

Ce n'est pas de ce côté seulement, d'ailleurs, qu'ils désertent. Récemment, quelques-uns ont franchi nos lignes. Ils ne le faisaient pas seulement les bras en criant : « Camarades ! » selon le rite ancien et connu. Ils criaient : « République ! ». Comme on les interrogeait sur le sens de cette manifestation, ils répondirent : « Nous ne croyons guère que l'Allemagne soit prête à se mettre en république ; mais nous avons cherché à dire quelque chose qui vous ferait plaisir ! »

Je ne sais pas ce qui leur a été répliqué. Personnellement, je leur eusse dit que, républicain ou empire allemand, ça m'est absolument égal, et que l'essentiel, à mes yeux, est qu'ils se rendent.

Pierre MILLE.

La main à la poche

Les Parisiens ont le plaisir de recevoir en ce moment les avertissements pour le paiement de l'impôt sur le revenu afférent à l'année 1917.

Les sommes réclamées sont beaucoup plus élevées que l'an dernier : tout augmenté, et ce n'est pas cela qui peut surprendre.

Mais il y a sur les avertissements un petit article sur lequel il convient d'appeler l'attention : « L'impôt général sur le revenu, est-il dit, est payable par portions égales en autant de termes qu'il reste de mois à courir à la date de la publication du rôle. »

Or, le rôle a été publié le 4 octobre. Il reste trois mois à courir jusqu'à la fin de l'année. Il faut donc payer l'impôt par tiers.

Nous croyons pouvoir affirmer à MM. du fisc que, pour beaucoup de gens, payer par

exemple six cents francs en trois fois, soit deux cents francs par mois, est beaucoup plus désagréable que les payer en douze fois, soit cinquante francs par mois.

A coup sûr, la disposition inscrite sur les avertissements a été rédigée par des hommes bien intentionnés qui pensaient que les rôles seraient publiés au début de l'année.

Mais payer par tiers, à dater du mois d'octobre, quand on approche du jour de l'an et des étrennes, à l'époque où tout renchérit, à commencer par les pommes de terre, il y a là de quoi rendre cet impôt tout à fait odieux.

Sur tout quand on songe qu'il est établi sur les revenus de l'année précédente et que, pour beaucoup, ceux de cette année ont pu être considérablement réduits.

PETITE DANSEUSE DE GUERRE

Le maréchal Joffre vient d'offrir un bracelet-montre de « poilu » à une petite fille de dix ans.

Qu'a donc fait cette petite fille pour mériter pareille récompense ?

Elle s'appelle Bébé Hippolyta Sharp Labrousse.

Elle est née à Cuba. Sa mère est Française et son père est citoyen des Etats-Unis. Bébé Hippolyta Sharp Labrousse nous est donc triplement sympathique.

Dernièrement, sa mère donna, dans le jardin de Miramar — un des plus beaux jardins de Cuba — une fête de bienfaisance au profit des blessés français.

Ce fut la petite Hippolyta qui tint presque tous les numéros !

Elle avait appris à danser « exprès » pour cela !

Et elle se révéla si étonnamment artiste dans la « serpentine », les danses russes et espagnoles, que le public cubain lui fit une ovation. Lorsque la musique joua la *Marseillaise*, Bébé Hippolyta apparut costumée « en drapeau français » ; les applaudissements redoublèrent... Et la recette s'éleva à 4.000 fr.

Sur le *Rochambeau*, qui la ramenait en France, une nouvelle fête est donnée, le

aussi un violon, voulut me toucher, afin de se rendre compte de la petite fille que j'étais.

Et la petite danseuse de guerre ne s'arrêta point en si beau chemin ! Elle a déjà choisi son nom d'artiste : « Lyta » ; elle a compris que, par ses danses, elle pouvait « rendre » des malheureux heureux pour un petit moment » (sic).

Nous lui demandons si elle a vu le maréchal Joffre :

— Oui ! nous répond-elle avec feu. Il m'a embrassée avec une bonté de papa. Je l'ai vu beaucoup, beaucoup (sic). Il a gravé son nom au revers de ma montre ; et c'est lui-même qui me l'a attachée au poignet ; et il l'a mise en marche sur la sienn... Il me semble que je serais jalouse si une autre petite fille avait eu cette joie ! (sic).

Bébé Sharp n'a pas eu à être jalouse. Ce n'est pas tout !

Le maire de Lavelanet va faire graver en lettres d'or, sur les murs de l'hôpital, le nom de la petite danseuse : elle figurera parmi les bienfaiteurs de la commune. — MAGD-ABRIL.

L'homme studieux

M. Emile Combes a toujours été cité, dans le monde politique, comme un modèle d'homme de famille. Nul n'ignorait le culte qu'il avait à celle qu'il vient de perdre.

Quand il était ministre ou président du Conseil, il aimait à voir les siens user de tous les petits agréments que comporte la possession d'un portefeuille.

Sa femme aimait le théâtre : il aimait qu'elle y allât le plus souvent possible. Seulement, il demandait la permission de ne pas l'accompagner. Il restait alors au logis, et, comme il fallait toujours qu'il étudiait quelque chose, il profitait de la liberté de sa soirée... pour apprendre le russe sans professeur.

Parfois, tout de même, il était obligé de faire un effort mondain et d'accompagner sa famille au spectacle.

Alors, il se mettait au fond de la loge et tirait sa grammaire slave, qu'il avait toujours avec lui.

Pour les curieux

Dans un ouvrage vieux aujourd'hui de près de quarante ans, qui eut du succès à son heure, mais non un succès de littérature, ou de philosophie, ou de psychologie, un simple succès de curiosité et un peu de scandale, on trouve une phrase singulièrement prophétique qui a été prononcée depuis par bien des hommes éminents, très éloignés de penser qu'ils ne faisaient que répéter la pensée de leur humble prédécesseur.

Il s'agit des *Mémoires* de M. Claude, un brave homme de policier qui fut chef de la Sûreté sous le second Empire. Ces *Mémoires* ont longtemps passé pour apocryphes, mais ils sont écrits en un tel charabia, avec de si stupéfiantes erreurs que jamais un plumeur à gages n'aurait commis de ces énormités.

Quoi qu'il en soit, au milieu de ces pages naïves, funambulesques, saugrenues, parfois enfantines, très au-dessous de Nick Carter la plupart du temps, à la fin d'un paragraphe relatif aux Allemands qui, dès 1867, s'infiltrèrent chez nous, on trouve cette phrase :

« Ils étaient partout pour nous serrer de près afin de nous amener au but où tendent ces gentilshommes aux cheveux roux : à l'annexion de la France... en faisant tourner la science contre la civilisation et le progrès contre l'humanité. »

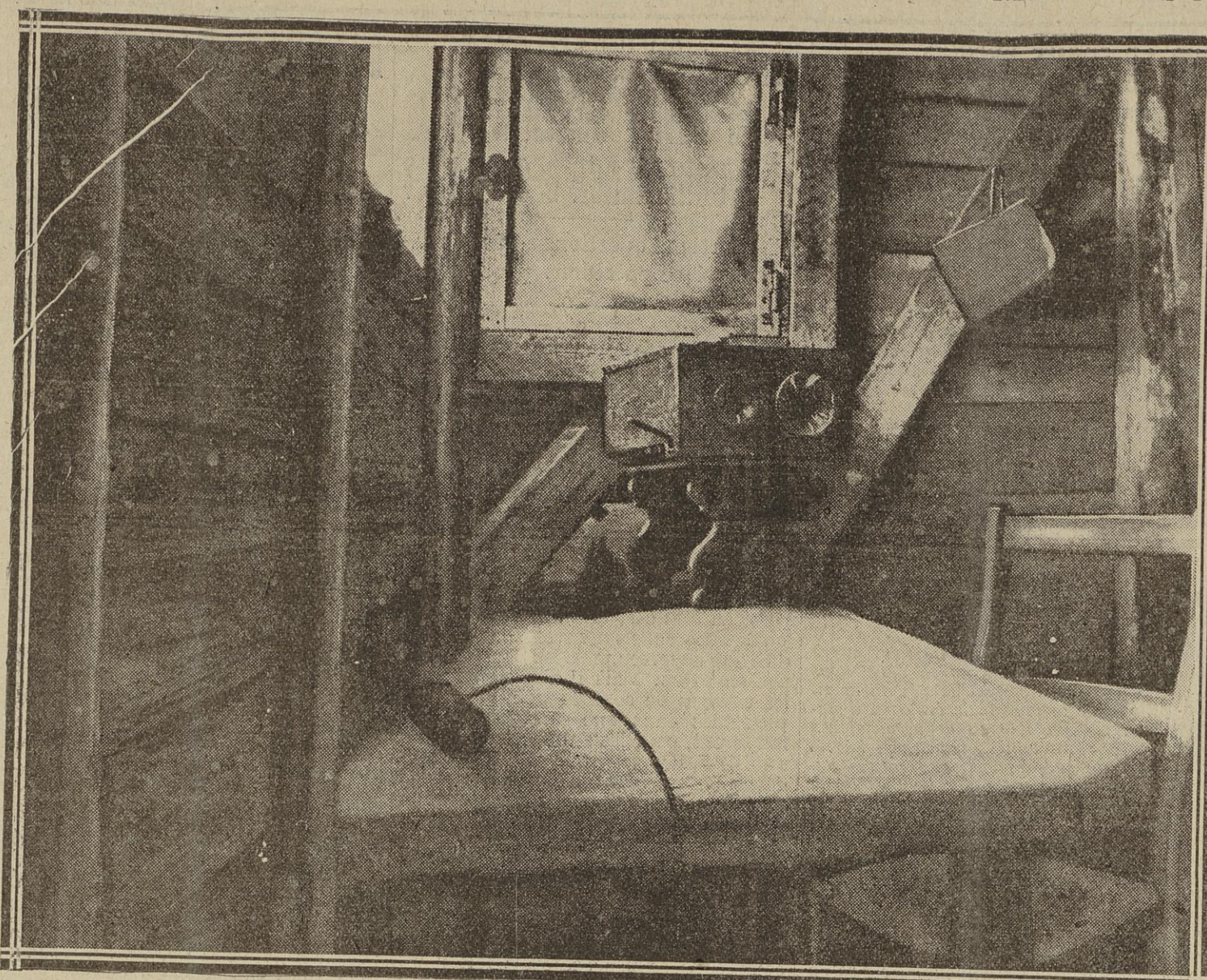
Il y a quarante ans !...

LE PONT DES ARTS

M. Julien Costantin, qui est professeur au Muséum, nous annonce l'apparition d'un livre qui va faire plaisir à Venus : la *Vie des Orchidées*. Elle saura enfin d'où vient son fameux sabot.

M. G. Santayana est un célèbre professeur d'Harvard. Il a écrit de la philosophie allemande et de son « erreur » avec une hauteur de vues vraiment unique.

LE VEILLEUR.



LA TABLE DE TRAVAIL ET LE TÉLÉPHONE DU COMMANDANT ALLEMAND

Le fort de la Malmaison constituait le principal point d'appui du fameux plateau de la Malmaison, vaste redan triangulaire qui donne des vues de tous

côtés. Voici le poste de commandement où se tenait le commandant allemand lorsque nos troupes s'emparèrent du fort dans la matinée du 23 octobre

B L O C - N O T E S

JAi eu l'autre jour l'occasion de rencontrer un Belge, en âge encore d'être atteint par la mobilisation, qui avait pu échapper, ainsi que deux autres de ses amis, aux griffes des Allemands. Il y avait risqué sa peau, et ça lui avait coûté pas mal d'argent : quinze cents francs, versés à deux soldats boches. On sait que la frontière belge, du côté de la Hollande, est fermée par un réseau de fils de fer « électrocutants ». On n'y peut toucher sans être foudroyé. Le premier soldat boche étant allé, dans le poste d'électricité, arrêter le courant, l'autre avait relevé les fils.

Comme je parlais à ce Belge des manifestations auxquelles se livrent actuellement les pangermanistes, qui prétendent garder, non seulement l'Alsace-Lorraine, mais la Belgique, il se mit à rire.

— Ça peut vous faire de l'impression en France, répondit-il, parce que vous êtes loin. Mais nous, qui voyons les Allemands de près, nous sommes bien tranquilles. Aucun d'eux ne croit plus que cette guerre puisse bien finir pour leur pays. Leurs conversations dénotent un découragement profond et enraciné. Les soldats qui sont dirigés sur le front sont encore à peu près bien équipés mais ils se plaignent que leur ration soit médiocre : « Avec ce que les Français jettent de pain, disent-ils, nous vivrions huit jours ! » Quant à ceux qu'on laisse en garnison dans les villes, ils sont en guenilles. Pensez combien l'orgueil de leurs chefs, qui voudraient nous faire croire qu'on ne manque de rien en Allemagne, doit en souffrir !

Les Belges restés en Belgique, les Belges prisonniers de l'envahisseur, sentent donc grandir leurs espoirs. Leur sentiment est partagé par les Allemands eux-mêmes. Le nombre des déserteurs qui passent en Hollande, parmi ceux-ci, augmente de jour en jour. La Hollande en est remplie. Ils savent qu'après la guerre ils ne pourront retourner dans leur pays, mais cette considération les laisse indifférents. D'après eux, l'Allemagne ne sera pas, pendant bien longtemps « un pays où l'on pourra vivre ». Ils sont tout résignés d'avance à rester jusqu'à leur mort en Hollande.

Ce n'est pas de ce côté seulement, d'ailleurs, qu'ils désertent. Récemment, quelques-uns ont franchi nos lignes. Ils ne le faisaient pas seulement les bras en criant : « Camarades ! » selon le rite ancien et connu. Ils criaient : « République ! ». Comme on les interrogeait sur le sens de cette manifestation, ils répondirent : « Nous ne croyons guère que l'Allemagne soit prête à se mettre en république ; mais nous avons cherché à dire quelque chose qui vous ferait plaisir ! »

Je ne sais pas ce qui leur a été répliqué. Personnellement, je leur eusse dit que, républicain ou empire allemand, ça m'est absolument égal, et que l'essentiel, à mes yeux, est qu'ils se rendent.

Pierre MILLE.

La main à la poche

Les Parisiens ont le plaisir de recevoir en ce moment les avertissements pour le paiement de l'impôt sur le revenu afférent à l'année 1917.

Les sommes réclamées sont beaucoup plus élevées que l'an dernier : tout augmenté, et ce n'est pas cela qui peut surprendre.

Mais il y a sur les avertissements un petit article sur lequel il convient d'appeler l'attention : « L'impôt général sur le revenu, est-il dit, est payable par portions égales en autant de termes qu'il reste de mois à courir à la date de la publication du rôle. »

Or, le rôle a été publié le 4 octobre. Il reste trois mois à courir jusqu'à la fin de l'année. Il faut donc payer l'impôt par tiers.

Nous croyons pouvoir affirmer à MM. du fisc que, pour beaucoup de gens, payer par

exemple six cents francs en trois fois, soit deux cents francs par mois, est beaucoup plus désagréable que les payer en douze fois, soit cinquante francs par mois.

A coup sûr, la disposition inscrite sur les avertissements a été rédigée par des hommes bien intentionnés qui pensaient que les rôles seraient publiés au début de l'année.

Mais payer par tiers, à dater du mois d'octobre, quand on approche du jour de l'an et des étrennes, à l'époque où tout renchérit, à commencer par les pommes de terre, il y a là de quoi rendre cet impôt tout à fait odieux.

Sur tout quand on songe qu'il est établi sur les revenus de l'année précédente et que, pour beaucoup, ceux de cette année ont pu être considérablement réduits.

PETITE DANSEUSE DE GUERRE

Le maréchal Joffre vient d'offrir un bracelet-montre de « poilu » à une petite fille de dix ans.

Qu'a donc fait cette petite fille pour mériter pareille récompense ?

Elle s'appelle Bébé Hippolyta Sharp Labrousse.

Elle est née à Cuba. Sa mère est Française et son père est citoyen des Etats-Unis. Bébé Hippolyta Sharp Labrousse nous est donc triplement sympathique.

Dernièrement, sa mère donna, dans le jardin de Miramar — un des plus beaux jardins de Cuba — une fête de bienfaisance au profit des blessés français.

Ce fut la petite Hippolyta qui tint presque tous les numéros !

Elle avait appris à danser « exprès » pour cela !

Et elle se révéla si étonnamment artiste dans la « serpentine », les danses russes et espagnoles, que le public cubain lui fit une ovation. Lorsque la musique joua la *Marseillaise*, Bébé Hippolyta apparut costumée « en drapeau français » ; les applaudissements redoublèrent... Et la recette s'éleva à 4.000 fr.

Sur le *Rochambeau*, qui la ramenait en France, une nouvelle fête est donnée, le

aussi un violon, voulut me toucher, afin de se rendre compte de la petite fille que j'étais.

Et la petite danseuse de guerre ne s'arrêta point en si beau chemin ! Elle a déjà choisi son nom d'artiste : « Lyta » ; elle a compris que, par ses danses, elle pouvait « rendre » des malheureux heureux pour un petit moment » (sic).

Nous lui demandons si elle a vu le maréchal Joffre :

— Oui ! nous répond-elle avec feu. Il m'a embrassée avec une bonté de papa. Je l'ai vu beaucoup, beaucoup (sic). Il a gravé son nom au revers de ma montre ; et c'est lui-même qui me l'a attachée au poignet ; et il l'a mise en marche sur la sienn... Il me semble que je serais jalouse si une autre petite fille avait eu cette joie ! (sic).

Bébé Sharp n'a pas eu à être jalouse. Ce n'est pas tout !

Le maire de Lavelanet va faire graver en lettres d'or, sur les murs de l'hôpital, le nom de la petite danseuse : elle figurera parmi les bienfaiteurs de la commune. — MAGD-ABRIL.

L'homme studieux

M. Emile Combes a toujours été cité, dans le monde politique, comme un modèle d'homme de famille. Nul n'ignorait le culte qu'il avait à celle qu'il vient de perdre.

Quand il était ministre ou président du Conseil, il aimait à voir les siens user de tous les petits agréments que comporte la possession d'un portefeuille.

Sa femme aimait le théâtre : il aimait qu'elle y allât le plus souvent possible. Seulement, il demandait la permission de ne pas l'accompagner. Il restait alors au logis, et, comme il fallait toujours qu'il étudiait quelque chose, il profitait de la liberté de sa soirée... pour apprendre le russe sans professeur.

Parfois, tout de même, il était obligé de faire un effort mondain et d'accompagner sa famille au spectacle.

Alors, il se mettait au fond de la loge et tirait sa grammaire slave, qu'il avait toujours avec lui.

Pour les curieux

Dans un ouvrage vieux aujourd'hui de près de quarante ans, qui eut du succès à son heure, mais non un succès de littérature, ou de philosophie, ou de psychologie, un simple succès de curiosité et un peu de scandale, on trouve une phrase singulièrement prophétique qui a été prononcée depuis par bien des hommes éminents, très éloignés de penser qu'ils ne faisaient que répéter la pensée de leur humble prédécesseur.

Il s'agit des *Mémoires* de M. Claude, un brave homme de policier qui fut chef de la Sûreté sous le second Empire. Ces *Mémoires* ont longtemps passé pour apocryphes, mais ils sont écrits en un tel charabia, avec de si stupéfiantes erreurs que jamais un plumeur à gages n'aurait commis de ces énormités.

Quoi qu'il en soit, au milieu de ces pages naïves, funambulesques, saugrenues, parfois enfantines, très au-dessous de Nick Carter la plupart du temps, à la fin d'un paragraphe relatif aux Allemands qui, dès 1867, s'infiltrèrent chez nous, on trouve cette phrase :

« Ils étaient partout pour nous serrer de près afin de nous amener au but où tendent ces gentilshommes aux cheveux roux : à l'annexion de la France... en faisant tourner la science contre la civilisation et le progrès contre l'humanité. »

Il y a quarante ans !...

LE PONT DES ARTS

M. Julien Costantin, qui est professeur au Muséum, nous annonce l'apparition d'un livre qui va faire plaisir à Venus : la *Vie des Orchidées*. Elle saura enfin d'où vient son fameux sabot.

M. G. Santayana est un célèbre professeur d'Harvard. Il a écrit de la philosophie allemande et de son « erreur » avec une hauteur de vues vraiment unique.

LE VEILLEUR.

La contribution des théâtres. — Un décret autorise l'administration des contributions indirectes à passer, soit avec l'administration de l'Assistance publique, à Paris, soit avec les commissions administratives des établissements de bienfaisance, des traités pour organiser la constatation et la perception de l'impôt sur les spectacles, en même temps que celle du droit des pauvres, en même temps que celle du droit de fixation de la part des frais de perception dont la charge incombe à l'Etat et l'époque des paiements.

Nouveau-Cirque, 251, r. St-Honoré (Métro : Opéra, Concorde, Madeleine). Aujourd'hui, matinée et soirée avec les nouveaux débuts : Fennel et Sully, acrobates comiques sans paires ; les 4 d'Ormonde, phénoménaux cyclistes ; la fameuse troupe impériale japonaise des 8 Pujil ; l'extraordinaire équilibriste Gordon ; le stupéfiant jongleur Navarro, etc. 20 vedettes et attractions inédites. Demain dimanche, grande matinée et soirée de gala.

BA-TA-CLAN  
C'est un triomphe  
LA REVUE « Celle à Missy »  
MISTINGUETT  
M. CH. VALIER  
DEMAIN, MATINÉE